

LE DÉBUT DE L'AVENTURE

En arrivant dans la baie d'Alger, j'avais pensé à tous les pieds-noirs qui avaient quitté en catastrophe ce pays, leur pays, à peine seize ans plus tôt. « Une main devant, une main derrière » disaient-ils. Moi, j'arrivais une cantine devant, une cantine derrière ; ils avaient tout laissé, j'avais tout emmené ! De quoi vivre cent ans sans rien acheter ! J'étais tranquille, il ne me manquait rien, à commencer par tout ce que je ne trouverais pas là-bas et qui, du coup, devenait indispensable. Whisky, pastis, saucissons, kit de survie, pastilles pour rendre l'eau potable... deux malles pleines d'un assortiment hétéroclite censé me permettre de traverser cette épreuve sain et sauf. J'avais embarqué aussi la Simca 1000 ! Sacrée bagnole qui allait montrer son endurance en partageant avec moi quelques belles galères ! C'était en réalité une *rallye 2*, prétendue sportive, avec sièges baquets, compte-tours, béquet arrière, etc. ... mais le moteur n'était pas d'origine et ne correspondait pas du tout au modèle, si bien que le compteur de vitesse affichait les 200 km/h, alors que la mémère se dandinait à 90 dans ses bons jours... N'empêche, elle allait faire preuve tout au long de ces seize mois exotiques d'un caractère tout terrain !

Une fois sur la terre ferme, les autorités consulaires nous avaient pris en charge. Nous étions logés à Hydra, dans un immense institut qui avait pour vocation d'accueillir les

étudiants étrangers. La place était magnifique. De grands espaces de verdure ombragés par des dizaines d'eucalyptus centenaires. Un lieu de quiétude et de méditation idéal pour étudier. Nous avons été impressionnés. Nous avons aussi tous senti que c'était le calme avant la tempête, d'autant que dans la journée allaient se succéder réunions d'information et de mise en garde sur nos devoirs et nos responsabilités. Monsieur le consul lui-même s'était déplacé pour bien faire entrer dans nos caboches inconscientes que nous représentions la France. Personnellement, je pense que chacun représentait plutôt sa pomme, se félicitait d'avoir échappé à l'armée et s'apprêtait à passer du bon temps. C'est ce qui est chouette dans la vie, chacun voit les choses à sa façon, et vogue la galère !

C'était là qu'on nous avait donné notre affectation. Pour moi ce serait Douéra, une bourgade située à une soixantaine de kilomètres au sud d'Alger. S'y trouvait un CHU où je serais logé et où je devrais faire étalage de mes tout récents talents professionnels. Je n'étais pas mal loti comparé à certains camarades dont la destination était plus qu'incertaine, genre dispensaire dans un bled en plein désert ! Pour nous remonter le moral, le dernier soir, nous avons partagé nos précieux alcools lors d'une soirée d'adieu mémorable au cours de laquelle nous avons finalement conclu que nous étions tous des mecs formidables !

Trois jours après mon débarquement, au volant de mon lymphatique bolide et, à ma grande surprise, j'avais découvert une campagne algéroise très éloignée de ce que j'imaginai. Elle était verte et vallonnée. Des champs de céréales à l'état de labours – normal pour la saison –, des forêts de pins d'Alep, des oliviers, des cyprès, des genêts,

des massifs où se mélangeaient les arbustes de toutes sortes, mais aussi des espèces plus locales telles qu'orangers, citronniers, pistachiers agrémentaient le parcours. À certains endroits, la route était bordée de platanes, à d'autres d'eucalyptus, ou encore de palmiers-dattiers... un enchantement ! J'étais arrivé empli de confiance et d'espoir devant la grille monumentale de l'hôpital de Douéra.

Un petit homme rondouillard et affable, à la fine moustache et à l'allure ostensiblement distinguée m'avait accueilli d'un souriant « nous vous attendions », qui ne me disait rien qui vaille ! Il allait être mon principal problème tout au long de mon séjour, comme moi le sien, bien sûr, mais nous ne nous en doutions encore ni l'un ni l'autre...